

Théâtre de Lausanne

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 4

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183180>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un meeting de voleuses, à Londres.

On est quelquefois tenté d'accueillir avec défiance, dit le *Chrétien évangélique*, les récits des grandes choses que les Anglais font pour l'avancement du règne de Dieu. On voit dans ces récits un moyen de réclame, et on les accuse volontiers d'exagération ou de partialité. Or voici un homme du monde, qu'il est impossible d'accuser de connivence, le Dr Karl Schneider, qui raconte dans la *Gazette de Cologne* ce qu'il a vu à Londres, dans un de ces meetings que la charité anglaise est ingénieuse à inventer. Au ton plaisant auquel parfois il se livre, il est évident qu'il n'est pas allé à ce meeting en converti, ni avec le désir de le devenir. Sa conclusion n'en est que plus remarquable.

C'est par une nuit étoilée du mois de janvier dernier que nous allâmes à un des meetings de Ned Wright, l'apôtre des malfaiteurs. Cette fois, c'étaient des voleuses qui étaient invitées à un thé, avec l'accompagnement obligé d'une prédication évangélique. Notre intention était d'observer ces femmes se montrant sans gêne et à l'abri de la crainte des agents de police.

Le local de la réunion était situé sous un tunnel du chemin de fer de Douvres à Chatham. Une vieille portière veillait à l'entrée: « Vos billets, Messieurs. » Nous les lui donnâmes, et elle les examina minutieusement. Ils portaient les mots suivants: « Ce billet n'est valable que pour une femme qui a subi au moins une condamnation correctionnelle, et n'est pas transmissible. Nous nous proposons de donner un bon repas de thé, de tartines et de gâteaux; après quoi une allocution sera prononcée. A la fin du meeting, chaque assistante recevra gratis un pain de quatre livres et une boîte de viande conservée. On est priée de montrer ce billet le moins possible. Votre ami en Christ, Ned Wright. » La portière nous montra sans mot dire un escalier de côté, conduisant à une galerie qui faisait le tour de la chapelle. L'intérieur était des plus simples: un petit harmonium sur une tribune en constituait toute l'ornementation.

Le local se remplit lentement. Il y avait avec nous sur la galerie des reporters de la presse quotidienne, faciles à reconnaître à leurs carnets, à leurs crayons taillés, à leurs lunettes et à leurs jumelles; quelques prédicateurs dissidents, amis de Ned Wright; plusieurs individus à la mine allongée appartenant aux basses classes de la société (des voleurs convertis, à ce que nous assura un prédicateur), et enfin une rangée de dames voilées, anxieuses de garder leur incognito, probablement des pharisiennes se félicitant de ne pas être « comme celles qui étaient là. » En bas, dans la nef, les femmes en guerre avec la société s'asseyaient avec un ordre remarquable, causant entre elles à voix basse et jetant des regards curieux du côté de la galerie. Le murmure des conversations était de temps en temps interrompu par les cris des nourrissons que plusieurs portaient sur les bras. Le nombre des assistantes s'éleva successivement jusqu'à deux cents; quand elles furent toutes assises, les bancs de la petite église se trouvèrent garnis dru.

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, les femmes qui s'étaient laissé induire par l'appât du thé, des gâteaux et des tartines, à déclarer publiquement leur honteuse profession, n'appartenaient ni aux voleuses fashionnables, ni à la classe la plus adroite des violatrices du sixième commandement. On sait qu'il y a parmi les voleurs, à Londres surtout, des castes et une hiérarchie, comme dans la société en général. On trouve chez eux une aristocratie, une bourgeoisie, un prolétariat, qui ont là comme ailleurs leur orgueil et leur esprit exclusif. La distance qui sépare le seigneur de haute noblesse du gentilhomme campagnard n'est pas plus marquée que celle qui sépare le chevalier d'industrie de premier ordre, exploitant, le lorgnon à l'œil, les salons et les loges du théâtre, du pauvre drôle qui va voler le plomb sur le toit des vieux bâtiments.

Les femmes qui étaient venues au thé de Ned Wright étaient certainement de la classe des parias de la corporation des coupeuses de bourse. La plupart étaient blêmes et avaient les yeux caves: la misère éclatait sur leurs personnes mal-

propres et en haillons. Elles en étaient encore aux dures années de l'apprentissage, et n'étaient pas encore parvenues à la position enviable de la belle « lady » qui subtilise la bourse de sa voisine dans un omnibus ou qui dérobe dans un des grands magasins d'Oxford Street un rouleau de dentelles de Bruxelles. Le vol ne leur avait jusqu'ici rapporté que des angoisses et la prison: les fruits dorés qu'elles avaient espérés au commencement de leur carrière, n'existaient que dans un de ces livres, produits d'une littérature de galères, où elles avaient vu Jack Shepherd et Dick Turpin se reposer du travail de la journée aux pieds de Sill, la belle voleuse, dans un salon somptueux.

La plupart étaient d'âge mûr, affreusement laides. Chose étrange! elles avaient toutes l'os de la joue très proéminent et le menton pointu, tandis que le type anglo-saxon a en général le bas de la figure massif. Bref, le vice ne se montrait pas là avec ces charmes extérieurs souvent chantés par les poètes, mais sous les dehors les plus hideux et les plus repoussants. Quelques voleuses, mieux habillées, avaient pris place sur les bancs de devant. Parmi elles, une petite vieille à la tête tremblante et au menton pointu se faisait remarquer par son animation excessive; l'ostentation qu'elle mettait à manifester ses sentiments, et ses efforts pour entraîner les femmes qui étaient derrière elle à des manifestations semblables, me firent tout de suite supposer qu'elle avait sa place dans la mise en scène et qu'elle travaillait de concert avec Ned Wright pour ouvrir la source des larmes et de l'émotion. La suite vérifia ma supposition.

(La fin au prochain numéro.)

On nous fait remarquer une erreur qui s'est glissée dans notre numéro du 9 courant, à l'occasion de la création, à Genève, d'une exposition internationale et permanente. M. Favre, entrepreneur du tunnel du St-Gothard, et propriétaire de la campagne qu'on se propose d'acquérir, n'est point le promoteur de l'entreprise; c'est, au contraire, M. Fournet. Nous aurons, du reste, à revenir sur ce projet d'exposition, qui nous paraît devoir attirer l'attention de nos lecteurs

Nous avons reçu de deux abonnés le mot de l'énigme donnée dans notre précédent numéro: de M. S^{***}, à Rolle, d'abord, puis ensuite de M. C., à ^{***}, qui nous en donne ainsi l'explication:

Si ma muse était plus hardie,
En beaux vers elle décrirait
Les deux objets dont l'harmonie
Nous semble du plus grand attrait:
Mais elle dit lèvres à regret.

Théâtre de Lausanne.

Après la magnifique représentation de Mlle Agar, que nous avons eu la faveur d'entendre grâce à la bienveillante entremise de M. Vaslin, notre troupe nous a donné jeudi une soirée qui comptera certainement parmi les plus belles, la *Famille Benoit*; cette pièce si habilement conçue dans son plan, si ingénieuse dans ses détails, si piquante dans ses critiques de mœurs, a été réellement fort bien jouée. Amenant tour à tour sur la scène presque tous nos artistes, cet ouvrage, mieux qu'aucun autre, était fait pour nous montrer une fois de plus que nous n'avons pas ce qui se voit souvent dans une troupe, à côté d'artistes très forts des artistes plus que médiocres, mais qu'au contraire nous possédons un niveau de talents qui constitue un ensemble excellent et dont nous félicitons la direction.

Demain, dimanche: *La Tour de Londres*, drame en cinq actes, et *Les Domestiques*, vaudeville en trois actes.

L. MONNET.